

LE FRANCO-CANADIEN,

ORGANE DU DISTRICT D'IBERVILLE.

L. Bourguignon, Imprimeur-Propriétaire.

Redige par un Comité de Collaborateurs.

Les forces Maritimes du Sud.

Dans son numéro d'hier, le *Herald* a publié un état général des forces maritimes dont pouvait disposer le Sud en ce moment. Nous lui empruntons ces renseignements, d'autant plus intéressants que l'on est disposé à croire que les confédérés sont absolument démunis de ressources sur mer.

Il faut d'abord distinguer les navires frétés par le gouvernement de Richmond et considérés comme bâtiments de guerre de la marine des États Confédérés, et les corsaires armés par des particuliers pour faire la course, après obtention de lettres de marque.

Les premiers sont au nombre de huit. Ce sont : premièrement le *Sumter*, fameux par ses exploits et dont la capture, toujours annoncée à toujours été démentie. C'est un vapeur de cinq cents tonneaux, armé de huit canons pouvant porter à deux mille yards. Son ancien capitaine, M. Semmes, s'est rendu encore plus célèbre par son audacieuse évadion de New-York à bord de l'*Edinburgh* que par sa croisière dans la mer des Antilles.

Vient ensuite le *Theodoro* qui a porté à Cuba MM. Slidell et Mason. Il n'est armé que de deux canons.

Le *Merrimac* est une ancienne frégate à hélice des États-Unis, abandonnée à Norfolk par les fédéraux lors de l'évacuation de ce port. Le *Merrimac* porte 40 canons et il a été blindé, dit-on, par les Virginiens. Il ne paraît pas qu'il soit encore sorti des bassins de Norfolk.

Le *McRae* est un steamer de 500 tonneaux, qui faisait autrefois le service de la maille entre la Havane et la Nouvelle-Orléans. Il a été transformé en navire de guerre dans cette ville et pourvu de six canons. Le *McRae* a pris part à l'attaque tentée par le commodore Hollins contre les navires de blocus des bouches du Mississippi.

Le *Yorktown*, steamer de 1,400 tonneaux, a été armé à Norfolk. Il se trouve à présent, dit-on dans la rivière James.

Le *Nashville* est un steamer qui passe pour un des meilleurs marcheurs qui soient aux États-Unis. On affirme qu'il est puissamment armé. Il a réussi à violer le blocus et à arriver aux Bermudes, d'où il reprendra la mer incessamment.

Le *Manassas* est le fameux navire cuirassé et pourvu d'éperon, dont nous avons déjà donné la description. Il a commencé par être un simple remorqueur, construit à Boston, et connu sous le nom d'*Enoch Train*. Il portait le pavillon du commodore Hollins à l'attaque de la flotte de blocus de la Nouvelle-Orléans.

Enfin vient le *George Page* que nous avons vu croiser audacieusement dans le Potomac, sous la protection des batteries confédérées d'Aqui Creeka et des pointes Quantico et Freestone. Aujourd'hui il est ancré dans l'intérieur de la rivière Occoquan.

A ces huit bâtiments en état de service actif, il faut en ajouter douze en construction, dont les plus importants par leur tonnage et leur armement sont le *Mexico*, le *Star of the West*, le *Tennessee*, le *Texas* et le *W. G. Hayes*. Il y a de plus vingt-deux bâtiments de transport dont se sert le gouvernement de Richmond pour ravitailler ou déplacer ses armées par les grandes artères fluviales du Sud.

Le nombre des corsaires est de quarante-quatre. Les plus connus par le nombre de leurs prises sont le *Calhoun*, le *Lady Davis*, le *Richmond*, le *Sallie* et le *South Carolina*. Le capitaine de ce dernier navire est M. Coxetter, qui a commandé avec tant d'honneur le *Jeff. Davis*.

Par le court résumé qui précède, il est facile de juger que la marine du Sud n'est pas aussi faible qu'on le croit généralement et que, si la nature de ses bâtiments ne lui permet pas les grandes entreprises, elle peut du moins, à un moment donné, se tenir sur une honorable défensive. — C. des E.-U.

Les Officiers Généraux Américains.

M. Alexandre Vattemare, directeur-fondateur de l'agence centrale des échanges internationaux, a fourni au *Moniteur de l'Armée* la liste ci-après, des officiers généraux américains qui servent aujourd'hui dans les armées du Nord et du Sud.

La publication de cette liste servira beaucoup, croyons-nous, à l'intelligence des différents événements.

ARMÉE DU NORD.

(UNIONISTES, FÉDÉRALES LOYALISTES.)
Scott (Winfield), général en chef de l'armée des États-Unis depuis 1841. — Né à Richmond (Virginie), le 15 juillet 1786. Il a, depuis, donné sa démission.

La législature de la Virginie vient d'ordonner que le comté de l'État qui portait le nom de Scott serait appelé dorénavant Davis County, en l'honneur du président Davis, et que la maison où Scott était né serait rasée, afin qu'un autre traitre ne pût y voir le jour.

Banks, major général, fils d'un meunier du Massachusetts. Fut élu trois fois représentant du Massachusetts au Congrès. Il présida la chambre lors du fameux débat de trois mois, qui se termina par le triomphe du parti anti-esclavagiste. Depuis, il fut élu deux fois gouverneur du Massachusetts. — Commande dans le haut Potomac.

Blenker, d'origine allemande. — Commande une division.

Burnside, brigadier général, né dans l'Indiana. Élève de l'école militaire de West-Point. Inventeur d'un fusil perfectionné. — Passe pour un habile officier d'artillerie.

Butler, major général. — Né dans le Massachusetts, fils d'un officier général de la guerre de l'Indépendance. — Jurisconsulte et diplomate.

Crittenden (T.-S.), fils du doyen des sénateurs de l'Union. — Commande l'armée du Kentucky.

Dix, major général, né dans l'État de New-York, sénateur. — A servi dans l'état-major avec le grade de major pendant la guerre de 1812. — Depuis les quarante dernières années, s'est exclusivement consacré à la politique et à l'administration. — Sa santé délicate le rend incapable du service actif. Commandant le fort Mac-Henry à Baltimore.

Doyle, major, commandant l'artillerie de la république à Washington.

Franklin.
Fremont (John C.), major général, commandant en chef de l'armée de l'Ouest. — Fils légitime d'un Français et d'une Virginienne. — L'influence de son beau-père, le sénateur Benton, lui valut le commandement du voyage d'exploration dans l'Ouest auquel il a attaché son nom. — Premier candidat du parti républicain ou anti-esclavagiste, il fut le plus sérieux adversaire du président Buchanan lors de la dernière élection présidentielle. — Ses différents survenus entre lui et le Président l'ont forcé d'abandonner son poste.

Hooker.
Mac-Clellan (George B.), major général, commandant sur le haut Potomac, près de Washington. — Né en Pensylvanie. — Sorti de l'école de West-Point avec le n. 2. — A suivi les opérations de la guerre de Crimée. — Il est maintenant commandant en chef de l'armée du Nord.

Mac-Cook, brigadier général, né dans l'Ohio.

Mac-Dowell, général, commande toutes les troupes de la rive droite du Potomac ; c'est un homme de 42 ans. Privé du commandement suprême à la suite de la bataille de Bull-Run, il a vu avec une résignation stoïque Mac-Clellan lui succéder dans cette haute position, et a conservé sans se plaindre un emploi inférieur à celui qu'il avait d'abord occupé.

Mansfield, major général. — Très âgé. — A été chargé de la défense de Washington. — Commande le fort Munroe.

Mitchell (O.-M.), major général, pourvu d'un commandement dans l'Ohio. — Élève de West-Point. — Fondateur de l'Observatoire astronomique de la dite école.

Pope. — Commande une division dans l'armée de Fremont.

Porter (Andrews).

Reynolds (J.-J.), brigadier général, commande la Ire brigade des troupes fédérales en Virginie.

Rosenkrantz, major général, Allemand d'origine. — Élève de West-Point. — Pourvu d'un commandement dans la Virginie occidentale.

Rosses, commandant en chef des cosaques.

Sherman, major général, commandant dans le Kentucky, l'Ohio et l'Indiana.

Siegel. — Commande une division dans l'armée de Fremont.

Stone, général.

Sturges. — Commande une division dans l'armée de Fremont.

Wool, major général, l'un des plus anciens officiers généraux de l'armée régulière. — S'est distingué dans la guerre du Mexique. — A commandé le Fort Munroe.

PROMOTIONS RÉCENTES.

Major général.

Morgan (Edwin-D.), gouverneur de l'État de New-York, commandera une partie des volontaires.

On dit que cette nomination a causé une impression fâcheuse ; tous les gouverneurs de l'État prétendant avoir un droit égal à être nommés d'emblée majors généraux, et manifestant l'intention de refuser leurs contingents si on ne leur donne pas satisfaction.

Brigadiers généraux.

Burns (William-W.) commissaire des subsistances.

Brook (William-T.-H.), du 3e infanterie.

Braman (John-M.), capitaine au 1er artillerie.

French (W.-H.), major au 1er artillerie.

Hatch (J.-P.), capitaine dans la cavalerie.

Marcy (R.-B.), inspecteur général de l'armée.

Palmer (Innis-N.), major au 5e artillerie.

Stanley (D.-D.-S.), capitaine dans la cavalerie.

Sevens (Isaac-J.), colonel du 79e régiment de New-York.

Strong (William-K.), de New-York.

Sykes (George), major au 3e infanterie.

William (Seth), major, vice-adjutant général.

Williams (Tho.), du 5e artillerie.

Wright (George), colonel du 9e infanterie.

Wright (Harvey), colonel du 5e artillerie.

ARMÉE DU SUD.

CONFÉDÉRÉS, SÉCESSIONNISTES, SÉPARATISTES.

Davis (Jefferson), président de la Confédération du Sud, général en chef de l'armée confédérée. — Gendre du général Taylor, ancien président des États-Unis. Élève de West-Point. — Commandant un régiment pendant la guerre du Mexique. — Deux fois sénateur pour le Mississippi. — Ministre de la guerre sous le président Pierce. — Gouverneur du Mississippi. — Est considéré comme un habile homme de guerre.

Beauregard, major général, créole de la Louisiane, descendant d'une ancienne famille venue en Amérique avec Bienville. Élève de West-Point, qu'il commandait au moment de la guerre. — Ex-major du génie. — Servit avec la plus grande distinction pendant la guerre du Mexique. — C'est lui qui donna le plan d'attaque de la ville de Mexico, plan adopté par le général Scott. Dirigea l'attaque du fort Sumter, qu'il prit sans perdre un seul homme. Commandant en chef à la bataille de Bull-Run (18 juillet) et à Stone-Bridge (24 juillet). — Commande l'aile droite de l'armée du Potomac.

Braxton Bragg, général en chef de l'armée de la Floride. — Ex-capitaine d'artillerie. — Commandait l'artillerie à la bataille de

Buena-Vista (guerre du Mexique). — A fait construire les fortifications de Pensacola, qui fait face au fort Dickens resté au pouvoir des fédérés.

Buckner, commande une division dans l'armée de l'Ouest (Kentucky).

Clay (J.-W.), commande une division dans l'armée de l'Ouest (Kentucky).

Floyd, ex-ministre de la guerre. — Commande une division dans la Virginie occidentale.

Green, commande une division dans l'armée du Missouri et de l'Arkansas.

Harden, ex-major dans l'armée fédérale. — Forma le premier régiment de zouaves. Il est attaché à l'armée du Missouri et de l'Arkansas, en qualité d'inspecteur général et préside à l'organisation des troupes.

Huger, ex-colonel, directeur de l'Intendance militaire. — Commande à Norfolk, les troupes qui investissent le fort Monroe.

Johnson (Joseph), général en chef de l'armée du Potomac ; né en Virginie ; élève de West-Point ; ex-général dans l'armée fédérale. — Commandait l'aile droite à Stone-Bridge (21 juillet). — Il était arrivé à Manassas (Stone-Bridge), deux jours avant la bataille, et quoique son rang de général en chef lui donnât le droit de prendre le commandement des troupes, il se mit sous les ordres de Beauregard, qui avait dressé le plan de la bataille.

Johnston (Albert-Sidney), général en chef de l'armée de l'Ouest ; né dans le Kentucky ; élève de West-Point, d'où il est sorti avec le no 1. — A dirigé l'expédition contre les Mormons et a, depuis, commandé la division militaire du Pacifique. — Ex-colonel du 2e cavalerie. — Le président Davis, fort habile général lui-même, considère Johnston comme le premier homme de guerre de l'Amérique.

Lee, général en chef de l'armée de la Virginie occidentale ; né en Virginie ; fils du général Henry Lee, le favori de Washington. — Élève de West-Point. — Servit dans le génie pendant la guerre du Mexique. — Ami intime du général Scott qui pleura sa défection.

Mac-Culloch (Ben.), célèbre par ses exploits à la tête des *Texas-Rangers* pendant la guerre du Mexique. — Commande une division de troupes légères dans l'armée du Missouri et de l'Arkansas.

Pillow, ancien gouverneur du Mississippi. — A fait la campagne du Mexique et formé les plans de deux ou trois expéditions contre Cuba. — Commande une division dans l'armée de l'Ouest.

Polk (Léonidas), évêque protestant de la Louisiane. — Élève de West-Point. — Commande une division dans l'armée de l'Ouest.

Price, ancien gouverneur du Missouri. — Est pourvu d'un commandement dans l'armée du Missouri et de l'Arkansas.

Rains, commande une division dans l'armée du Missouri et de l'Arkansas.

Smith (Gustavus-W.), major général,

FEUILLETON.

POUR UNE ÉPINGLE.

LEGENDE

XX.

UNE AMIE.

(Suite.)

— Ma chère fille, dit-elle, vous êtes bonne, vous êtes sage, vous aimez votre mari, qui est le plus dévoué et le plus généreux des hommes, vous avez tous vos loisirs, vous pouvez vous créer des occupations utiles et charmantes, vous êtes dans la position la plus enviable, car vous avez le rare privilège de pouvoir distribuer vos libéralités sur ceux qui souffrent. Eh bien, comment employez-vous votre temps ? A des puérilités, à entendre des paroles inutiles, à encourager des médisances, à combiner des entreprises aventureuses, comme celle dont vous ne pouvez sortir, à provoquer par vos coquettes l'attention d'un innocent tout occupé de ses devoirs. En avez-vous compris le danger ?

— Eh ! chère Borghèse, vous le savez bien, puisque je vous appelle à mon secours. — Et maintenant dit Borghèse, autre condition ; si je vous tire de ce péril, me pardonnerez-vous tous les moyens que j'ai eus

devoir employer, moi, que vous aviez dédaigné de protéger Georges sous mon aile blanche ? Et me promettez-vous encore d'être pour ce jeune homme comme une mère sage et prudente ?

— Vous savez bien que je vous promets tout ce que vous voudrez. Mais parlez donc, méchante amie !

— Eh bien, sachez que je veillais sur vous, car ce n'est pas sans danger qu'on s'endort sous les myrtes en fleur. Aujourd'hui, je vous rends le baiser que je vous ai pris et la fleur que vous me reprochez tant.

Et elle jeta à ses pieds une grenade fanée. — C'est moi, votre Borghèse, qui suis cet impertinent dont vous avez à vous plaindre. Le pauvre Georges en est bien innocent ; il était déjà loin, tant il redoutait vos enchantements ; et quand à l'épingle dont je vous ai fait hommage, je vous prie de croire qu'elle n'est pas sorcière.

— Je suis furieuse ! dit madame Wolff, trop heureuse de ce dénouement. — Mais pourquoi m'avez-vous si longtemps laissée souffrir et faire mille suppositions sur le départ de Georges ?

— Pour vous punir et pour le venger dit sérieusement Borghèse.

Les deux amis s'embrassèrent et se promirent le secret.

Madame Wolff était guérie. Le soir, au salon, tous le monde était en bonne humeur. Madame Wolff, suspendue au bras de son mari, reçut Georges avec une amitié toute maternelle ; il eut les honneurs de la soirée ;

on lui fit raconter ses voyages. M. Wolff le félicita et témoigna l'intention de l'intéresser à ses affaires. Le calme et la sagesse étaient rentrés dans cette maison, grâce à la prévoyance d'une amie.

XXI.

UN BOUT DE CHEMIN.

Georges se remit au travail avec un double courage, car d'une part, il sentait tout ce qu'il devait à M. Wolff de dévouement et d'efforts, et, de plus, il avait maintenant des plans bien arrêtés pour son avenir. Toutes ses réflexions le confirmèrent dans l'excellente opinion qu'il avait conçue de ses protégés, et le congé qui lui avait été signifié, loin de le blesser, augmentait toutes ses espérances.

Ce fut donc avec une nouvelle ardeur qu'il entreprit de se remettre au courant des affaires toujours actives et prospères de la maison Wolff. Les nuits sans sommeil ne lui étaient pas pénibles, car il se disait en travaillant : Je sais maintenant à qui profiteront mes veilles.

Quelques jours se passèrent ainsi ; et puis, un matin, Georges reçut une lettre portant le timbre de Saint-Germain et dont l'écriture tremblée ne lui était pas connue.

Rien dans le caractère de Georges ne peut autoriser à l'accuser de fatuité, et cependant il faut avouer qu'il attendait un peu cette lettre. En voici le contenu :

« Mon cher monsieur Georges,

« C'est bien heureux que vous m'avez laissé votre adresse, car j'avais bien besoin de vous écrire, et je ne veux pas en parler à nos voisins.

« Qu'avez-vous donc fait, monsieur Georges, vous qui m'avez, par votre air modeste et par votre bon cœur, inspiré tant de confiance ?

« Je vous ai engagé à monter voir mes chères enfants, et je ne sais ce qui s'est passé. Nous n'avons pu rien tirer de Jeanne, que vous avez trouvée seule, et qui est, depuis ce moment, toute triste et toute malade.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que, lorsqu'on oblige les gens, on leur doit encore plus d'égards et de respect. Je veux croire que vous n'avez rien à vous reprocher.

« Si votre conscience est tranquille, venez me voir dimanche matin, car j'ai à vous parler sérieusement et confidentiellement. Nous serons seuls.

« Espérant que vous êtes toujours digne de notre amitié, je vous salue de cœur.

« VE BLANCHÉMAIN. »

Le dimanche matin, Georges, heureux de ce rappel, mais préoccupé de la santé de Jeanne, était à la porte de la maison blanche.

— Arrivez donc, méchant garçon ! dit madame Blanchémain, j'ai bien des choses à vous dire pendant que nous sommes seuls. Dites-moi franchement, monsieur Georges, ceci est bien entre nous, dites-moi, comment

vous parlez à votre mère ou à la mère de Jeanne, qu'avez-vous dit à cette pauvre enfant, que lui avez-vous fait pour qu'elle soit dans ce triste état ? Vous avez passé par l'église pour entrer dans cette maison des anges ; vous avez passé par la pie à pour gagner leur estime ; elles sont vos obligées, je vous l'ai dit. Ceci vous impose de grands devoirs et une réserve dont je vous crois bien capable, moi qui ai la prétention de me connaître en physiologie. Pourquoi avez-vous abusé de l'entrée que vos affaires vous ont donnée dans cette pauvre maison pour y jeter le trouble ? Répondez-moi tout de suite. Si vous voulez seulement former une de ces liaisons frivoles dans lesquelles tant de jeunes gens perdent leur présent et leur avenir, que ne vous adressez-vous aux personnes de bonne volonté, comme vous en avez dans votre Paris ? Si vous venez seulement pour affaires, comment êtes-vous parvenu à nous faire plus de mal que vos générosités ne nous ont fait de bien ? Vous avez pourtant l'air d'un bon et honnête garçon ; mais parlez, parlez donc, que je sache si vous êtes l'ami que la Providence nous réservait ou un ennemi qui a pénétré sous notre toit au nom de la charité. Et ne croyez pas pouvoir me tromper, ajouta-t-elle en prenant une prise de tabac et en le regardant fixement.

— Rassurez-vous, reprit Georges en souriant, dès qu'il put prendre la parole, je n'ai rien à me reprocher, et je suis toujours digne de votre amitié et de la leur. LA

commandant l'aile gauche de l'armée du Potomac. — Né dans le Kentucky. — Sorti de West-Point avec le no 1. — Commandant le génie pendant la guerre du Mexique. — Nommé plus tard professeur de stratégie et de fortifications à West-Point, où il a laissé d'excellents souvenirs.

Thompson, commanda une division dans l'armée du Missouri et de l'Arkansas.

Taylor, contemporain du général Scott. — Commanda en chef l'armée de la Louisiane. — Né en Géorgie. — Ex-major général dans l'armée fédérale, où il a servi 50 ans. L'âge ne lui a rien ôté de son énergie, et ses troupes ont en lui la confiance la plus absolue.

Von Dorn (Earl), commandant en chef de l'armée du Texas. — Né dans le Mississippi. — A fait la campagne du Mexique. — A soumis définitivement aux États-Unis les Indes Braves des frontières du Texas et du Nouveau-Mexique, qui depuis trois siècles résistaient avec succès aux Espagnols et aux Mexicains.

Walker, officier de grand mérite, couvert de blessures reçues dans les guerres du Mexique et les Indes. — Ouvra d'un commandement important dans la Géorgie et la Caroline du Sud. — Élève de West-Point, dont il a été, par la suite, et pendant longtemps, le surintendant.

Wise, ancien membre du congrès. — Était gouverneur de la Virginie lors du procès et de l'exécution de John Brown. — Commanda une division dans la Virginie occidentale.

Wilder. — Douvra d'un commandement dans les environs de Norfolk. — A fait, comme colonel, la guerre du Mexique.

Zelliker, né dans le Tennessee. — Commanda une division dans l'armée de l'Ouest.

Le Franco-Canadien.

ST. JEAN, 3 DECEMBRE 1861.

Aurons-nous la Guerre ?

Un certain nombre de nos confrères ont jeté le cri d'alarme à la nouvelle de l'arrestation de MM. Mason et Sillidell, par le commandant Wilkes, dans les circonstances que l'on connaît. On a même été jusqu'à nous prédire, pour l'hiver prochain, la guerre avec les États du Nord.

Nous sommes parfaitement de leur opinion, lorsqu'ils prétendent qu'il est nécessaire de mettre le pays en état de défense; c'est là, une précaution qui ne se néglige jamais dans un état neutre, lorsque la guerre existe chez ses voisins. Les hasards de la guerre sont toujours assez nombreux et assez imprévus pour que cette précaution soit de rigueur et nous la considérons comme indispensable chez nous. Mais, tout en conseillant une mesure de prudence, en vue d'événements que l'état actuel des choses rend possibles, nous sommes loin de partager l'opinion des journaux qui considèrent la guerre, entre nos voisins et nous comme imminente.

Rien ne justifie, à notre avis, ces prévisions. L'arrestation des commissaires du Sud, en pleine mer, à bord d'un vaisseau anglais, est sans doute un acte peu respectueux pour le pavillon britannique et l'Angleterre peut difficilement s'empêcher d'en demander compte. C'est ce qu'elle fera en toute probabilité; mais il y a loin de là à une déclaration de guerre.

Maintenant peut-on raisonnablement supposer que, de son côté, le cabinet de Washington refusera des explications et même des réparations, au besoin ?

En les refusant, l'administration Lincoln, commettrait l'acte le plus inconsidéré et le plus impolitique qui fut jamais.

Dans les circonstances actuelles, les États du Nord, ne sont certainement pas en position de se faire de nouveaux ennemis. Ils ont assez à faire avec leurs voisins les Confédérés, et, si la tâche de soumettre ceux-ci est déjà au niveau sinon au-dessus de leurs forces, quelle sera donc leur position lorsqu'ils auront, en outre, à faire face à la puissance maritime la plus redoutable du monde. La partie que joue maintenant le Nord est déjà trop inégale et nous ne pouvons croire son gouvernement assez imprévoyant pour s'exposer à de nouvelles complications, dont le résultat inévitable serait sa ruine.

En vain prétendra-t-on que l'honneur national est au jeu et que les choses sont trop avancées pour qu'il soit possible de reculer.

L'honneur national est, sans doute, une chose sacrée; mais, dans les moments difficiles, il se met facilement à l'abri des conséquences d'un malentendu.

Il est évident que, dans l'affaire qui nous occupe, le commandant Wilkes a agi sans instructions supérieures et ce fait seul suffirait pour décharger son gouvernement de toute responsabilité. Il n'est d'ailleurs jamais déshonorant de reconnaître et de réparer une erreur, une faute même; si comme il est évident, le gouvernement de Washington ou son représentant a, dans le cas actuel, commis une erreur, la réparation serait, chez lui, un acte de loyauté qui ne pourrait s'interpréter qu'à son avantage.

Nos voisins pourraient sans facilement sortir de cette difficulté, tout en maintenant le point d'honneur et la paix avec l'Angleterre; d'un autre côté leurs intérêts les plus sérieux, les forceront à prendre, bon gré mal gré, ce parti. Il y va de leur salut. En adoptant le parti contraire, ils ne feraient que hâter la ruine dont ils sont déjà menacés.

Nous ne pouvons donc entrevoir, pour l'instant, qu'une solution pacifique, à cette question dont on fait tant de bruit, et nous exhortons nos concitoyens à ne pas se laisser émuouvoir par un cri d'alarme certainement prématuré et, en toute probabilité inutile.

COLONISATION.

Les succès qu'obtiennent les amis de la Colonisation partout où ils adressent la parole prouvent la nécessité de l'agitation actuelle. Beaucoup de personnes pensent, peut-être, que ce mouvement n'a qu'un but, celui de faire de la réclamation populaire. Nous avons rencontré des personnes qui nous ont vainement exprimé cette singulière opinion. Ceux-là nous devons le dire ne comprennent nullement les avantages qui résulteraient dans un avenir prochain de la Colonisation; ce sont des hommes qui savent bien profiter des réformes mais qui n'ont ni l'intelligence, ni le patriotisme d'en prendre l'initiative. En effet, agiter l'opinion publique, c'est fort peu agréable; d'ailleurs il en coûte aux agitateurs, il faut nécessairement quitter le foyer domestique; il faut faire des dépenses pour voyager. Il faut pareillement se donner la peine de penser et d'écrire. Enfin, les agitateurs doivent avoir de fortes convictions,

car ni la force d'inertie, ni les railleries de leurs adversaires ne les arrêtent dans la voie du progrès. Ils ont cette foi vive avec laquelle on transporte les montagnes pour nous servir des paroles de St. Paul.

Si vous conversez avec un homme zélé pour la Colonisation, vous ne l'écoutez qu'avec plaisir. "Il s'empare du sol; il n'y a pas d'obstacles qu'il ne soit prêt à vaincre." Ce qu'il veut c'est l'union de ses compatriotes, leur unité d'action dans le mode de coloniser les terres. Il veut que le riche et le pauvre profitent des avantages de la Colonisation, le premier en s'enrichissant davantage tout en fournissant au pauvre des moyens de subsistances qu'il peut à peine trouver aujourd'hui.

Que chacun coopère à l'œuvre de la Colonisation suivant ses moyens. Le bonheur des familles, leur bien être peuvent augmenter en proportion des moyens de subsistance qu'elles tireront de la culture des terres. La Colonisation fait la richesse individuelle et nationale; alimente l'industrie, le commerce. La culture du sol, le défrichement de la forêt attire dans le pays des capitaux de l'étranger par l'exportation de nos grains. Ce sont des considérations générales qui méritent une étude spéciale. — Con.

Assemblée à Napierville.

Il y aura une assemblée des amis de la Colonisation au village de Napierville, Dimanche après vèpres, le 8 décembre courant.

L'hon. M. Loranger, président de la Société de Colonisation à Montréal, plusieurs membres du clergé et députés du peuple assisteront à cette réunion.

Nous prions nos amis de faire faire une croix à la porte de l'Église dimanche prochain, à l'issue de la messe, annonçant cette assemblée. Non seulement les habitants du comté de Napierville sont invités à cette assemblée, mais les habitants des paroisses voisines du comté qui peuvent convenablement y assister et en un mot tous les amis de la cause qui veulent coopérer au succès de la Colonisation.

L'Orde, la Minerve, le Pays, sont priés de reproduire gratuitement ces avis dans le courant de la semaine. — Communiqué.

Le Père Lacordaire.

"Nous apprenons avec douleur, dit l'Ami de la Religion du 16, que le Révérend Père Lacordaire s'éteint d'heure en heure. Le saint-Viatique et l'Extrême Onction lui ont été administrés en présence de tous les religieux qui se trouvent réunis à Sorèze.

"Le digne fils de saint Dominique a répondu avec une angélique piété aux prières de l'Église; il a dénoté avec un calme parfait l'exhortation du révérend père Provincial, et a voulu adresser les plus touchants adieux à ses frères confédérés. Notre cœur se serre à la pensée que peut-être à l'heure où ces lignes parviendront à nos lecteurs, une carrière si brillante et si sainte sera close pour jamais."

"Après plusieurs jours de souffrances aiguës, supportées avec une patience admirable, l'illustre malade est tombé dans un profond abattement qui a inspiré à ses amis les dernières inquiétudes. Conservant cependant, alors même, toute la clarté de son intelligence, il n'a cessé de recevoir et de bénir ceux de ses fils spirituels que des dépêches télégraphiques avaient mandés près lui. Plusieurs religieux des frères prêcheurs

et du tiers-ordre enseignant, le R. P. Sauréau, provincial de l'ordre, le P. Chocarré, prieur de Saint-Maximilien, le P. Bourard, les PP. Capties et Lécuyer, du tiers-ordre, se trouvaient aussi réunis près du malade, et se disputaient la consolation de l'approcher.

"Croyant alors à sa mort prochaine, mais établi par la grâce de Dieu dans une paix simple et austère, le saint religieux pressait de temps en temps contre ses lèvres le crucifix qu'on lui présentait. Comme on lui disait une fois: "Vous avez sans doute de la peine à prier Dieu," il jeta les yeux sur le crucifix et répondit seulement: "Je le regarde."

"Depuis dimanche soir, 10 novembre, une amélioration subite s'est manifestée dans l'état du malade. Un peu de force lui est revenu; il parle plus facilement et commence à supporter quelques légères boissons. Des consolations précieuses ont concouru insensiblement à ce réveil de la vie auquel on voudrait pouvoir attacher un reste d'espérance. Au plus fort de la dernière crise, une dépêche fut envoyée à Rome portant aux pieds du Saint-Père, de la part du malade, le désir de recevoir sa bénédiction. La réponse a suivi de près la demande; elle portait: "Sa Sainteté accorde de grand cœur la bénédiction apostolique au Rév. P. Lacordaire." C'est la troisième fois, depuis le commencement de la maladie, que, soit par des intermédiaires, soit directement, notre Saint-Père le Pape daigne envoyer sa bénédiction au vénéré religieux.

Nouvelles des États-Unis.

(Extrait du Courrier.)

Aucune nouvelle ne nous est parvenue hier du fort Pickens et nous ne savons par conséquent rien de l'issue du combat dont la baie de Pensacola a été le théâtre samedi dernier, et peut-être les jours suivants. En attendant que nous ayons quelques lumières sur les affaires des côtes de la Floride, nous croyons intéressant de donner à nos lecteurs un aperçu de la topographie de la baie de Pensacola et des forces militaires et navales qui s'y trouvaient dernièrement.

Il y a longtemps que les sécessionnistes ont convoité la possession de l'île Santa Rosa, afin de pouvoir attaquer le fort Pickens par deux points à la fois, et du côté de la mer, et du côté de la terre. On se rappelle la première attaque de nuit qui fit souffrir tant de pertes aux zouaves de Wilson, campés à l'extrémité orientale de l'île. Les confédérés durent se retirer, mais comme leur porte était insignifiante en comparaison de celle des fédéraux, ils considérèrent ce combat comme un succès. On comprit alors toute l'importance de la possession de l'île Santa Rosa pour le Nord. Veldi, d'après une correspondance, qu'elles sont les forces des unionnistes sur ce point. Ils ont dix-neuf cents hommes, dont onze cents réguliers et huit cents zouaves de Wilson. Ce régiment n'est pas au complet, le reste de ses hommes étant distribués à Tortugas et à Key West. Dans le fort même, il n'y a que quatre cents réguliers et trois cents zouaves. Les autres soldats étaient répartis dans le reste de l'île, qui n'a guère part plus d'un mille de largeur, mais le colonel Brown leur avait donné l'ordre de se replier sous les canons de la forteresse, s'ils se voyaient menacés.

Les confédérés avaient environ six mille hommes sur les rives de la baie de Pensaco-

la, et cent-cinquante canons en batterie contre le fort Pickens. La plupart des pièces sont d'une bonne portée. D'autre part, les fédéraux ont une grande ressource dans leur marine. Au départ du Peabody, le 19 courant, les frégates Niagara et Colorado, et la canonnière Hatteras, étaient dans les eaux de Pensacola, prêtes à soutenir de leur feu le colonel Brown, et portant ensemble soixante-deux bouches à feu. La frégate Colorado est fameuse par la capture du corsaire Judith. Telles sont les forces dont disposaient les deux partis au moment de l'attaque, et, comme elles sont à peu près égales, il est impossible d'en tirer une induction pour deviner quelle pu être l'issue de l'engagement.

Les dépêches de Washington sont en importance et ne signalent aucun mouvement dans l'armée de la Virginie.

La canonnière des États-Unis Anderson s'est emparée le 12 courant, à environ cent milles d'Abaco, du corsaire Beauregard, portant trois canons et monté par vingt sept hommes d'équipage. Le Beauregard n'avait pas encore eu le temps de faire une seule capture.

Dernières nouvelles. — Une dépêche d'Halifax annonce que le steamer Himalaya est arrivé dans cette ville. On aurait appris par cette voie que le Trent avait gagné l'Angleterre, et qu'une frégate anglaise avait été immédiatement dépêchée aux États-Unis. Le rapport n'est pas regardé comme des plus authentiques, d'autant plus que le Trent ne se rend pas en Angleterre mais à St. Thomas. Or le steamer qui a dû partir de l'île danoise ne pouvait être attendu à Southampton avant le 28 courant.

Acte de Brigandage des Noirs à Beaufort.

Nous présentons à nos lecteurs un extrait d'une correspondance particulière, rendant compte d'une visite à Beaufort, ville située à une petite distance des forts de Port Royal, qui viennent de tomber au pouvoir de l'expédition navale, dirigée contre la Caroline du Sud. Cette ville charmante qui en été était le rendez-vous des familles riches du Sud, fut abandonnée, avec précipitation, par toute la population blanche aussitôt après la prise des forts.

"Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre que commencèrent les tristes épreuves. Un magasin situé sur la jetée, avait été enfoncé et livré au pillage; les restes de marchandises, composées de provisions de bouches, étaient épars de tous côtés, les barils vides, les portes et les fenêtres brisées, les caisses de liqueurs et d'huiles répandues; bref, le spectacle de la destruction et de la ruine; et ce n'était là qu'un échantillon des scènes que nous allions rencontrer à chaque pas. Tout les ateliers, toutes les boutiques étaient dévastées; le bureau de la poste spolié, et, au-dessus des perrons, on ne voyait plus que des fragments des enseignes qui y avaient été suspendues. Pas un blanc ne paraissait, à part les noirs. Le capitaine Rodgers, du Wabash, distribua immédiatement son monde et la pour nous garder de toute surprise, et donna les ordres les plus sévères pour qu'il ne fut pas emporté un seul objet du village. Les nègres que nous avions vu avant de débarquer avaient disparus avec leur butin, mais d'autres groupes rôdaient alentour, touchaient leurs chapeaux, ou à défaut de chapeaux, portaient la main à leurs toisons crépus et paraissaient avoir envie de parler. Nous leur demandâmes où

physionomie de Jeanne, son talent, ce que m'en a dit encore un homme honorable comme M. Roulot, m'ont d'abord inspiré autant d'estime que de respect pour cette personne. Tout ce que j'ai vu ici n'a pu que confirmer mon opinion; le lieu même où j'ai rencontré Jeanne à Saint-Germain vous était une garantie de ma conduite. Lorsque vous m'avez engagé à monter chez elle l'autre jour, elle a paru fâchée d'un si prompt retour, et, sur un seul mot qu'elle a prononcé, je me suis retiré en m'exclamant, et j'ai promis de ne me présenter qu'avec sa permission. Que pouvais-je faire? Et ne croyez pas que j'aie gardé le moindre ressentiment de cette froide réception. J'ai appris à estimer Jeanne encore pour cette sagesse, ténacité bien naturelle et pour cette réserve prudente, et j'étais aussi heureux de partir que d'autres auraient été émus de rester. Vous voyez, chère madame Blanchemain, que je suis peut-être encore celui que vous attendiez pour secourir et aimer vos enfants; vous voyez que je ne suis pas indigne de votre confiance et de votre hospitalité.

Et il lui tendit la main. — Eh bien, mon enfant, vous soulagez mon pauvre cœur, dit madame Blanchemain en lui prenant la main et en la gardant dans ses deux grosses mains; mais, dites-moi, maintenant que voulez-vous faire? Car je commence à voir clair dans la pensée de Jeanne, grâce à vos explications. Avez-vous songé à votre avenir? Vous rencontrerez dans le monde les occasions avan-

geuses d'établissement, et, si vous commencez ici des relations, basées, tant que vous voudrez, sur l'estime et le respect, qui mit si la pauvre Jeanne ne gardera pas de cette liaison passagère un attachement sérieux, et si vous ne l'exposez pas involontairement à de tristes mécomptes? Ne vaut-il pas mieux parler de tout cela entre gens raisonnables avant de s'avancer dans un chemin où il est si difficile de reculer?

— Chère madame Blanchemain, dit Georges, vous avez parlé de la Providence, et j'y crois aussi; je crois que c'est elle qui m'a mis en présence de Jeanne; je crois que cette liaison répond aux plus doux besoins de mon cœur. Je sais que ma mère ne mettra pas obstacle à mes projets, je vous en donnerai la preuve. Mais il ne m'appartient de déclarer, quant à présent, mes intentions, et j'espère que vous me saurez gré de cette prudence. Vous serez ma confidente, et vous m'aidez à préparer le bonheur de Jeanne. J'aurai bien besoin de vous pour la rassurer, et nous ferons, entre nous, si vous voulez, un complot pour lui créer un avenir.

— Voilà qui est bien parlé, dit madame Blanchemain. Maintenant il faut monter consoler les affligés, et prenez conseil de votre raison et de votre cœur pour ne pas les offenser en voulant les servir.

Madame Blanchemain entra la première. — Mon enfant, dit-elle à Jeanne, qui était encore seule, je vous ai amené M. Georges, qui voudrait bien savoir où en sont vos peintures.

Georges entra et présenta sa main avec un regard qui implorait pardon. Jeanne avança sa main avec franchise et empressement.

— J'avais besoin de vos conseils, lui dit-elle.

Et elle retomba un peu pâle dans son grand fauteuil. Georges remarqua alors que tout, dans cette chambre, était encore comme le jour où il avait fait une si courte apparition. Le même dessin était sur la table; le même bouquet, si frais, si brillant l'autre jour, peuchait maintenant ses fleurs fanées le long d'un grand verre ébréché qui supportait les tiges mourantes, et Jeanne elle-même, avec ses traits altérés par la souffrance, n'était-elle pas comme une fleur épuisée? Elle se remit cependant presque aussitôt, ses yeux reprirent de la vie.

— Cette semaine, je n'ai pu rien faire, dit-elle; je n'étais pas bien, mais je me sens mieux; et puis j'avais peut-être besoin de vous consulter. Quel malheur! à présent ces pauvres fleurs ne peuvent plus nous servir.

Et elle les relevait avec pitié. — Je vais en chercher d'autres, dit Georges, car il faut avancer nos affaires et réparer le temps perdu.

— Allez vite, dit madame Blanchemain, et le déjeuner sera prêt quand vous allez revenir.

Une heure après, la famille, quel doux nom à improviser! Anna et Jeanne, mada-

me Blanchemain et Georges, étaient réunis dans la salle basse. La confiance et la sérénité étaient sur toutes les figures. Georges, telle est la puissance du sacrifice, vida sans répugnance apparente et jusqu'à la lie l'écuelle de calice que madame Blanchemain avait déposé devant lui. Ce fut le triomphe du vin de Mareil.

— Il se laisse boire, dit la bonne dame avec satisfaction, mais il est encore meilleur avec de l'eau.

Un jardinier arriva et rangea dans la salle à manger un choix des plus belles fleurs. Le déjeuner fut très-gai et très-amical.

Quand le café fut servi, Jeanne, qui n'avait rien voulu prendre depuis quelques jours, ne refusa pas la belle tasse à filets d'or que madame Blanchemain lui versa avec un soin tout particulier, en y ajoutant le dessus du pot de crème.

— C'est notre enfant gâtée, dit-elle à Georges. Maintenant nous allons vous mener faire un tour dans notre parc. Il n'y a que la porte à ouvrir.

En effet, la famille se trouvait quelques moments après sous les dômes verdoyants de la forêt. Vous connaissez l'École des neuf routes, la Daitte du Houx, le Val, lieux charmants, splendide nature qui s'embellissent encore de contentement des nouveaux amis! Georges donnait le bras à madame Blanchemain; les deux sœurs marchaient à côté; quelquefois on se séparait. Quand on fut près du château du Val, on fit une halte au versant de la colline, et un specta-

cle ravissant charmait le regard. La solitude, le silence, tout agissait sur l'imagination. Georges se trouvait assis près de Jeanne, et ils n'avaient rien à se dire. Ne lui avait-elle pas donné la main, ne lui avait-elle pas dit, en élevant vers lui un regard profond: J'avais besoin de vos conseils? Tout était là.

Selon la coutume des promeneurs qui visitent cette partie de la majestueuse forêt, on sortit par la grille royale. Il y a là une transition qui frappe tous les visiteurs, et qu'on ne trouve peut-être en aucun lieu du monde.

On sort du demi-jour, on quitte l'asile mystérieux des ombres sombres comme les chapelles basses d'une cathédrale aux vitraux colorés, et on se trouve en présence d'une immensité radieuse. On a devant soi le ciel ouvert, et, du plateau circulaire et élevé qui domine le paysage, on voit sous ses pieds la terre des vivants, avec son grand fleuve qui l'arrose, ses nombreux villages qui l'animent, ses champs fertiles qui donnent le pain et le vin, ses bois qui donnent l'ombre pour l'été, le feu pour l'hiver, ses collines gracieuses qui décorent l'horizon. On revient ainsi en suivant ce spectacle changeant jusqu'au parterre et au vieux château.

Il fallut cependant songer aux affaires sérieuses; on discutait gravement; on groupa les fleurs pour faire des harmonies ou des oppositions, selon le principe du maître; on aida la nature, on devina en travaillant dans cette chambre, où tout respirait le goût et

étaient les blancs: "Partie, Massa, partie le jour de la bataille, partis sans nous." C'était toujours la même histoire. Leurs maîtres avait pris la fuite en tout hâte dès l'ouverture du feu à Port Royal. Quelques-uns même avaient pris les devants, mais il n'en restait pas un. Ils s'étaient efforcés de persuader les noirs, ou de les forcer à les suivre, mais en vain. Les nègres étaient restés, et d'autres étaient accourus des environs, et la bourgade avait été livrée à un abominable pillage. Les noirs déclaraient unanimement qu'ils avaient dérobé et détruit tout ce qui leur était tombé sous la main, jusqu'à ce que, le 10 de ce mois, le capitaine Ammen, du Seneca, et ses officiers, les menacèrent de les fusiller s'il ne cessaient pas. Cent fois le commodore Dupont, le général Sherman, et d'autres ont demandé devant moi à des hommes, à des femmes, à des enfants: "qui a commis ces déprédations?" et cent fois on leur a répondu: "les noirs". Je leur ai demandé moi-même à différentes reprises: "qui a arrêté le pillage?" et invariablement on m'a dit: "les Yankees."

"J'insiste sur ces affirmations, parce qu'on ne manque pas d'attribuer le désastre aux troupes fédérales; mais à l'exception des lettres et des papiers, dans lesquels pouvaient se trouver des informations utiles aux opérations militaires, et à l'exception d'une fleur tropicale qu'un jeune aspirant de marine a cueillie et mise à sa boutonnière. Beaufort est resté à notre départ exactement tel qu'il était à notre arrivée. "Il n'y eut qu'un sentiment, qu'une émotion dans toute notre compagnie, ce fut une impression de profonde tristesse. Nous visitâmes des habitations spacieuses où, il y a une semaine à peine, des familles heureuses vivaient dans le luxe, et nous vîmes leurs somptueux ameublements ravagés; les livres et les papiers jonchant le sol, des glaces brisées, des coffres en pièces, des pianos sur les trottoirs, des lits de plumes éventrés, et jusqu'aux ordures des nègres souillant les tapis des chambres et des salons. C'était une dévastation sans frein et sans pitié; souvent ce n'était pas l'appât du butin, mais le plaisir de la destruction. Il faut que la fuite ait été bien précipitée, car des rideaux étaient encore aux fenêtres et presque partout des lettres et des papiers de famille étaient à l'abandon. Des billets de mariage, des invitations à dîner, étaient éparpillés sur des tables de salon, tandis que les murs étaient dégradés, les meubles brisés par la population esclavagiste qu'on dit si paisible, si attachée à ses maîtres, et si déterminée à combattre pour eux. Plusieurs officiers entrèrent dans des maisons amies, dans quelques-unes même où ils avaient dîné et couché dans d'autres temps. L'habitation de M. Nat Heyward était une des plus belles de celles où nous avons pénétré; une autre était celle de M. Edward Rhett que lui-même avait souvent habité. Il semblait que le sort tombé sur cette retraite rebelle fut un acte de justice distributive: l'esclavage, cette richesse à propos de laquelle il avait tenté de renverser le gouvernement de son pays, non seulement était devenu sans valeur, mais encore s'était transformé en une force de destruction tournée contre son propre foyer; et cela en dehors de l'instigation, et même sans l'approbation des troupes fédérales. C'était d'un mouvement absolument spontané que les noirs s'étaient portés à ces énormités. "Nous jetâmes un coup d'œil sur ces appartements si odieusement dévastés, et si tris-

tement changés; nous parcourûmes ces jardins luxuriants, émaillés de plantes tropicales, chargés de parfums étranges; nous vîmes le soleil de novembre éclatant sur un paysage aussi chaud, aussi réjouissant que le spectacle de nos campagnes du nord en juin, et nous pensâmes avec mélancolie combien terrible et rapide avait été le traitement de ceux qui ont mérité et allumé cette épouvantable rébellion."

Nouvelles et Faits Divers.

—Il est rumeur que le commandant des forces de sa Majesté a envoyé une dépêche télégraphique au Major Doyle, à Halifax, pour le requérir de faire partir immédiatement pour Québec un détachement de sapeurs.

—Nous apprenons que la nouvelle compagnie de carabiniers qui est en voie de s'organiser et qui se composera principalement de jeunes gens instruits de cette ville doit avoir pour commandant M. Charles de Salaberry, frère du Col. de Salaberry, si ce monsieur accepte cette charge que l'on se propose de lui offrir.—Canadien.

—Il y a dans le canal de Montréal cinq goélettes de guerre américaines, qui viennent du Lac Éric, où elles ont croisé. Elles sont à destination de New-York, et commandées par un commodore. Il n'y a pas de canons à bord, mais seulement des armes et des munitions de guerre.

—En 1840, quand on apporta de Sainte-Hélène aux invalides les restes mortels de l'empereur Napoléon Ier, des boutures de saules pleureur qui ombrageaient l'illustre tombe au milieu de l'Océan furent apportées à Paris et distribuées comme de précieuses reliques. Ces boutures furent plantées dans différents jardins de la capitale, notamment dans le petit jardin de l'Hôtel-de-Ville, au milieu des grands appartements préfectoraux. Vingt ans ont suffi à ce saule pour prendre un développement considérable et aujourd'hui, il est le plus bel arbre du jardin.

Le Prince Impérial.—Dans le cours du mois dernier, dit une lettre adressée au Chronicle de Londres, le jeune prince se présente un beau matin dans le cabinet de l'empereur, revêtu du costume de grenadier en tenue de campagne. Il portait la giberne, avait le sabre au côté, le skako sur la tête; son équipement ne laissait rien à désirer.

Oh allez-vous donc, Prince dans cet attirail de guerre, lui demanda l'Empereur, en souriant? Me battre pour le Pape, répliqua froidement le bambin; puis il sortit.

—Une scène singulière s'est passée au théâtre de l'Ambigu. On allait commencer une pièce nouvelle, le Lac de Glenaston, lorsqu'on apprit que Mlle Jeanne Elder, chargée du principal rôle, de celui de la victime innocente, malheureuse, persécutée, noyée, puis sauvée, avait eu une entorse et ne pouvait marcher. Comment faire? Renvoyer le public! Ce n'était pas possible. La salle était pleine et on ne rend pas facilement une recette encaissée; donner une remplaçante à l'actrice blessée... mille obstacles se présentèrent. On fit une annonce qui fut bien accueillie; on réclama l'indulgence; elle fut promise; puis on vit arriver l'actrice assise sur une chaise et elle joua son rôle assise. La victime fut noyée, ressuscitée, toujours avec sa chaise. Il n'y a qu'à Paris que l'on peut être témoin de scènes semblables. Tout s'est passé le plus tranquillement du monde, et l'on a applaudi l'actrice blessée comme pour lui donner le courage d'aller jusqu'au bout de sa rude entreprise.

La peine du talion.—On vient d'arrêter à Rochester un individu nommé William Winder, qui a eu la barbarie d'attenter aux jours de son fils dans des circonstances aussi atroces que singulières. Cet enfant, qui n'a pas plus de huit ans, laissa tomber par hasard sur la jambe de son père, qui dormait

devant sa cheminée étendu dans un fauteuil une paire de pincettes rougies au feu. William Winder s'éveilla furieux et applique à son fils une sévère correction. Ce n'est pas tout, il prétend se venger de sa maladresse de manière, dit-il, à ce que l'enfant s'en souvienne à jamais, et malgré les supplications de la mère, il jure de lui infliger la peine du talion. Profitant dans la nuit d'un moment où sa femme est endormie, il se leve, fait rougir les pincettes et, découvrant son fils plongé dans le sommeil, il lui applique sur la poitrine le fer brûlant. Une plaie est bien vite formée et, sans se soucier des cris de la victime, peu sensible à la douleur de sa femme il tourne et retourne dans les chairs gressillantes l'instrument de torture. Comme sa femme, ivre de douleur, le tire violemment par le pan de son vêtement, il se retourne, lui fourre dans l'œil une branche des pincettes et l'éborgne. Quand les voisins arrivèrent au bruit, ils trouvèrent la pauvre mère évanouie, l'enfant se tordant dans des convulsions qui l'ont mené à la mort, et le père tranquillement recouché entre deux draps. Il se croit parfaitement excusable et justifie son action par des textes de la Bible qui célèbrent la loi du talion: œil pour œil, dent pour dent, etc. Heureusement que les juges de Rochester ne poussent pas le puritanisme jusqu'à croire que les lois de la Bible doivent faire oublier celles de l'humanité, et que William Winder aura à répondre devant la justice de son inqualifiable barbarie.

—Une tentative diabolique, ayant pour objet de jeter hors des lisses un convoi du Grand Tronc, a été faite samedi soir sur le chemin de fer de la Rivière-du-Loup. Des malfaiteurs avaient placé quatre madiers sur la voie ferrée, à trois milles en bas de la station de St. Roch. Une locomotive, ayant à sa suite un train de passagers se rendant à la Rivière-du-Loup franchit néanmoins l'obstacle sans quitter les lisses, et fit un passage au reste du convoi. On regarda comme un miracle que l'accident n'ait pas eu des suites plus funestes. La compagnie du Grand Tronc offre une récompense de \$100 à celui qui donnera les informations nécessaires pour amener devant la justice les auteurs de cet odieux méfait.

—Voici la statistique de l'Église catholique en Autriche, le clergé séculier compte 33,370 membres, dont 1 Patriarche, 4 Prévôts, 11 Archevêques, 58 Evêques. Le nombre de convents d'hommes est de 720, avec 59 abbés, 45 provinciaux, 6,754 prêtres réguliers, 645 autres clercs, 240 novices et 1,917 frères laïcs. Sur ce nombre les Jésuites comptent 17 convents, 2 provinciaux, 188 prêtres. Il y a 298 convents de femmes, comptant 5,198 religieuses dont 85 convents de Sœurs de charité avec 104 religieuses.

Prix du Marché.

Table with 2 columns: Item and Price. Includes items like Flour, Oil, Beans, etc. with prices in dollars and cents.

VENTE PAR AUTORITE DE JUSTICE.

L'IMMEUBLE ci-après désigné sera vendu au plus offrant et dernier enchérisseur, MARDI, le DIX-SEPTIEME jour de DECEMBRE prochain, à dix heures de l'avant midi, à la porte de l'Eglise de la paroisse de l'Ange Gardien, district de St. Hyacinthe, savoir: UNE TERRE connue sous le numéro soixante-seize de la concession nommée: Le Grand Rang St. Charles, dans la paroisse de l'Ange Gardien, dans le dit district de St. Hyacinthe, de la contenance de deux arpents de front sur trente-quatre arpents de profondeur, plus ou moins, tenant en front au chemin du dit rang, en profondeur au Township de Farman, d'un côté au numéro soixante-dix-sept et de l'autre côté au numéro soixante-quinze; avec une maison dessus construite.

Cet immeuble dépend de la Communauté de Biens d'entre Bénédictin Cardinal, cultivateur, de la paroisse de Ste. Marguerite de Blairford, district d'Iberville, et feu Dame Rose Bonneau, son épouse.

Pour les conditions, s'adresser au Notaire soussigné, en la ville de St. Jean, rue St. Jacques.

F. G. MARCHAND, N. P.

St. Jean, 25 novembre 1861.

VENTE PAR AUTORITE DE JUSTICE.

Sera vendu au plus haut et dernier enchérisseur, LUNDI, le SEIZIEME jour de DECEMBRE prochain, à dix heures du matin, à la porte de l'Eglise de la Paroisse de St. Cyprien, dans le District Judiciaire d'Iberville, l'immeuble ci-après désigné, dépendant partie de la succession de feu François Brault et partie de la succession de feu Adélade Guay, son épouse, savoir:

UNE TERRE située en la seconde grande ligne de la paroisse de St. Cyprien, dans le dit District, étant connue sous la moitié Nord du lot numéro quinze de la troisième concession de la Seigneurie Delery, contenant 2 arpents de front sur 28 arpents de profondeur plus ou moins, bornée en front par le chemin de la dite seconde Grande Ligne, en profondeur par Hubert Duteau, d'un côté par Jean Baptiste Duzols, père, et d'autre côté par le dit Hubert Duteau, avec une maison et autres bâtisses dessus construites.

Pour les conditions s'adresser au Notaire soussigné, à St. Cyprien. Elles seront aussi publiées le jour de la vente.

P. BEN ET, N. P.

St. Cyprien, 25 Novembre 1861.—s.

PHIL. VANDAL, AVOCAT, RUE FRONT, ST. JEAN, (En face de chez M. Edouard Bourgeois.)

M. Vandal suivra les circuits d'Iberville et de Napierville.

DR. TRESTLER, DENTISTE, Encoignure des Rues St. Lambert et Petite Rue St. Jacques, vis-à-vis de chez le Dr. Nelson. St. Jean, 21 sept 1861.

ON EXECUTE A CETTE IMPRIMERIE TOUTES SORTES D'IMPRESSIONS.

quelques jours, font aujourd'hui votre malheur. —Il ne tient qu'à vous, dit Georges, que je sois heureux pour toujours. —Pour toujours! reprit Jeanne; et qui sait si ce bonheur durera autant que celui qui ne vous suffit plus? Savez-vous seulement qui nous sommes? Savez-vous l'état de nos affaires? Savez-vous que ma sœur et moi nous ne sommes qu'un même être, et que notre vie serait brisée si elle était séparée? Non, Georges, j'aurais dû prévoir tout cela, j'en avais depuis quelque temps comme un pressentiment. Ne forcez pas votre destinée, ne prenez pas conseil d'un soir d'été, du parfum des roses et de l'harmonie de l'orgue, écoutez la sage raison, donnez à votre esprit le temps de la réflexion. Le malheur est sur nous. Le travail et l'étude nous le font quelquefois oublier; mais des affaires de famille, qui nous laissent exposés à bien des hostilités, demandent la solitude. Nous n'avons jamais fait cette confiance à personne, pas même à cette bonne madame Blanchemain, et, jusqu'à ce que cette affaire, qui touche à la mémoire vénérée de notre mère, soit terminée, laissez-nous, Georges, à nos chagrins. Gardez-vous votre ami de frère, qui nous les fera quelquefois oublier, et soyez un homme sage. —Chère Jeanne, dit Georges, plus vous avez de peines, plus vous m'appartenez. Ces affaires de famille, le secours d'un ami peut les éclaircir; sa présence peut faire fuir les méchants; et, quant à votre sœur Anna, quelle joie de l'avoir près de nous, de ne

LANGELIER & Fils, Ont transporté leur Magasin de

CHAPPELAIN ET DE Pelleteries, En la Maison ci-devant occupée par Whelan et Frère, vis-à-vis l'Hôtel MONNETTE RUE FRONT, ST. JEAN.

MM. Langelier ont l'honneur d'annoncer à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en mains un assortiment considérable de PELLETERIES, qu'ils vendront à un prix plus bas que partout ailleurs, vu qu'ils manufacturent eux-mêmes, et que leurs pelleteries sont importées des meilleurs marchés d'Europe et des Etats-Unis.

Leur assortiment consiste en: Victorines de Vison, de Martre de Roche, de Fitch, d'Inde, de Vison Allemand et de Rat Musqué.

Une grande quantité de manchons de tous prix.

Un assortiment considérable de Casques de Loutre, de S. S. Seal, de Nautica, de Loup, Martin, de Monton de Perse, de Mouton de Russie, de Coney, de Rat Musqué, &c, &c.

GANTS ET MITAINES. De toutes sortes pour Dames et Messieurs. Venez et voyez avant d'aller acheter ailleurs.

Ils se chargeront de Nettoyer, Teindre et Réparer toutes espèces de Pelleteries à des prix très réduits et sous le plus court délai possible.

Ils paieront le plus haut prix pour les Pelleteries Ventes. St. Jean, 8 octobre 1861.

POELLES A CHARBON.

Les Sous-signés préviennent leurs amis et le public en général qu'ils ont en mains un assortiment complet de

Poelles à Charbon Supérieurs, à tout ce qui a été offert en vente au pays jusqu'à ce jour.

Le "Mammoth Heater" Nos. 2, 3, 4 et 5, est le Poêle le plus commode qu'il y ait pour les Bureaux, Magasins et Salles Publiques.

"L'Alambic" est le plus beau Poêle de Salon connu dans le Canada.

Ces Poelles seront vendus à meilleur marché que partout ailleurs.

Un escompte libéral sera accordé à ceux qui n'achèteront trois Poelles à la fois.

Des échantillons pourront être vus au magasin de MM. Villamaine et Howie, rue Front à St. Jean, ainsi qu'un Magasin des Sous-signés, en cette ville.

VINCELETTE & COURTOIS, Iberville, 1 Oct. 1861.

LOTION MAGIQUE.

Contre le Mal de Tête, la Névralgie, le Rhumatisme, les Étourdissements, les Catarrhes, les Maux de Dents.

La Lotion Magique arrête le Mal de Tête, la Névralgie, le Rhumatisme, &c, &c. Si l'on suit exactement la direction donnée avec la bouteille.

De une à huit bouteilles guériront sûrement le Rhumatisme.

CERTIFICATS DE MONTREAL. Nous les Sous-signés ayant employé la Lotion Magique, croyons que c'est le meilleur article qui ait jamais été vendu contre le Rhumatisme, le Mal de Tête et le Rhume de Cerveau, et nous la recommandons spécialement au public.

Joseph Daggro, L. Demers, D. Masson, L. Fossier, Peter Jardi, M. L'Orange, Mme Clark, Mme Rousseau, M. Labelle, S. B. Lamontagne, David Roor, Frs. Sabourin, A. Goyette, J. Perault, Jacques Goyette, Benoit Demers, L. Demers, du Marché Bouscours de Montréal.

À vendre chez le Dr. Jaques, St. Jean Composé par le Dr. Bowker, Boston, 8 octobre 1861.

l'art, au milieu de la sainte pauvreté. Ainsi une coupe de cristaux portait pour guirlande un chapelet à gros grains et formait par sa disposition un groupe gracieux. Quelques livres familiers de nos meilleurs et plus chastes auteurs disaient la préférence des personnes du logis; des albums rappelaient les sites intéressants de la forêt. Un portrait de femme, pastel excellent, digne de Latour, était suspendu à la meilleure place; il fixa l'attention de Georges.

—C'est le portrait de ma mère, dit Jeanne; comme les yeux sont bien! On dirait qu'il vous regarde.

On n'en dit rien de plus. Que le temps passe vite! Georges se leva; il fallait partir.

Jeanne se leva aussi et lui tendit la main. —Désolé! lui dit-elle, en osant sourire.

C'était comme une expiation du mot cruel de l'autre jour. Et on se sépara, non sans convenir qu'on se reverrait le dimanche suivant pour inspecter les travaux de la semaine et en préparer de nouveaux.

Madame Blanchemain, en le reconduisant, lui dit tout bas: —Je suis contente de vous. Bon courage, vous avez fait aujourd'hui un bout de chemin.

XXII. L'EXIL.

Tout, dans la nature, selon la loi de Dieu, doit suivre une marche de progrès ou de décadence: rien n'est stable, rien n'est immuable: le soleil, pâle à son lever, aspire

au zénith et retombe éteint sur ses feux dans les flots; la mer frémit, puis s'agite, puis élance son écume jusqu'au sommet des falaises, puis, comme épuisée de ses vains efforts, elle n'est plus qu'un miroir où l'alcéon reflète son image; les plantes, animées par la sève du printemps, dressent vers le ciel leur tige vigoureuse, jusqu'à ce que les ardeurs de l'été les dessèchent et les rendent le jouet des vents. Pauvres humains! il en est ainsi de vos sentiments, la raison n'est pas toujours un guide suffisant pour les retenir dans de sages limites.

C'est pour cela que les visites de Georges devenaient chaque dimanche plus intimes. C'est pour cela que, par un beau soir du mois d'août après une promenade rêveuse dans la forêt, Georges était assis près de Jeanne dans la chambre de travail. Anna touchait de l'orgue dans la pièce voisine; elle exécutait sur cet instrument, qu'une amie lui avait prêté, une de ces lentes mélodies dans lesquelles on retrouve comme l'écho de ses sentiments les plus tendres.

La fenêtre était entr'ouverte, et tous les parfums des grands bois entraient par bouffées tièdes, et joignaient leur action énerveuse à l'impression de l'orgue, dont les sens imitaient avec tant de vérité la voix plaintive de l'homme.

—Vous ne dites rien, Georges, dit Jeanne, et cependant nous sommes réunis, et, lorsque je vous refusais cette main, vous me disiez que vous seriez heureux lorsqu'elle serait dans la vôtre; et cependant vous la tenez, cette main, et vous la gardez presque mal-

gré moi. Pourquoi avez-vous perdu cette galette, cet entrain d'un homme courageux? Pourquoi votre regard est-il plus triste à mesure que vous me regardez? "Mes yeux ont-ils du mal pour en donner aux autres?" comme vous nous lisiez l'autre jour dans ce livre où nous avons encore tant de bonnes choses à relire! Voilà comme je voudrais vous voir toujours: tenant un livre ou un crayon. L'oisiveté ne vous vaut rien. Prenez-moi cet album et dessinez-nous quelque chose.

—Non, je ne suis pas heureux, dit Georges, parce que je vais partir; ici le soir est toujours pour moi rempli d'amertume. Jeanne, il faut tout vous dire; je ne veux plus, je ne peux plus vous quitter. Ma position est assurée et suffisante pour que vous puissiez me confier votre vie: ma mère m'a donné toute liberté, vous ne dépendez que de vous; si vous avez compris toute l'amitié que j'ai pour vous, bien que je n'en aie jamais rien dit, soyez ma chère femme et ne nous quittons plus jamais.

—Georges, reprit Jeanne, en dégageant sa main, vous parlez comme un enfant, et je vous croyais un homme. La faute est à moi, je n'accuserai personne. J'ai lu dans vos yeux tant de chagrin quand je vous ai renvoyé d'un seul mot, le jour où vous vous êtes présenté seul dans cette chambre, j'ai eu tant de remords de ma dureté, que je vous ai laissé revenir; et puis l'amitié est venue, et puis l'intimité; et, enfin, ces douces relations qui vous rendaient heureux

pas séparer ce que le ciel a si bien réuni, d'être trois et de n'être qu'un, et de donner deux mères à nos enfants!

—Taisez-vous, Georges, et écoutez l'ordre que je vais vous donner. J'ai tout compris, je sais qui vous êtes, je sais tout le dévouement dont vous êtes capable; mais, pour que ce dévouement soit durable, il faut qu'il soit éprouvé par l'absence.

—Je me soumetts à tout, chère Jeanne; tout ce que vous m'imposerez me sera facile, pourvu que vous me promettiez la récompense que j'attends.

—Vous allez partir, dit Jeanne; vous serez longtemps, bien longtemps, sans nous voir; mais vous vivrez pour nous et nous vivrons pour vous. Ce n'est pas si difficile que vous pensez, Georges, car ce n'est pas ma main, mes cheveux, mes yeux, que vous aimez, c'est mon âme, et mon âme sera avec vous. Quand vous serez parti, quand vous serez perdu de vue la maison blanche, réfléchissez bien aux dernières paroles de votre Jeanne, et vous verrez qu'elle a dit vrai. —Vous resterez comme cela... une année; et puis, à pareil jour, quand tout le froid d'un hiver, quand toutes les glaces de l'absence, quand tout le flot du monde au milieu duquel vous allez revivre auront passé sur cette ardeur d'un jour, d'un beau soir d'été, alors, Georges, si vous n'avez encore comme aujourd'hui, venez chercher votre Jeanne, que vous trouverez à cette place à vous attendre.

(A continuer.)

MOISE KEGLE, MARCHAND-TAILLEUR, Rue Richelieu... HARDS-FAITES

E. Lessard, Boucher, ETAL NO. 9, Marche aux Viandes.

C. NOLIN, Prends la liberté d'annoncer à ses pratiques et au public en général...

MODISTE, des Exits, des plus recommandables pour le goût et les talents...

HARDE FAITE, pour les hommes à très bas prix.

CRAUX A VENDRE, Le Soussigné a le plaisir d'annoncer à ses amis et au public en général...

JOHN McNEIL, Offre aussi en vente un bon choix de Tombes, Monuments, Tables...

Compagnie d'Assurance UNITY, Sur la Vie et contre le Feu DE LONDRES.

Capital, £3,500,000 Stg. Fonds déposés en Canada \$50,000. Ne faisant plus QU'UNE avec la Compagnie d'Assurance Equitable contre le Feu.

Assurance contre le Feu et sur la Vie. COMPAGNIE D'ASSURANCE Provinciale Ecossaise.

Arrivé du Prince Alfred. H. E. FORBES & CIE.

Marchandises Sèches de Goût et d'Etape, des mieux choisis, Groceries, VERRERIES, FAIENCES, LIQUEURS, ETC.

Rue Front, ST. JEAN, C. E. BONNE COUR ET REMISES. St. Jean, 7 juin 1861.

SAVON LIQUIDE POUR Laver et Nettoyer le Linge, etc., etc. PELLY & LUPTON.

LE SAVON LIQUIDE est également bon pour écurer les planchers de Bois, les Tables, etc.

CHARLES VILLEMAIRE, Ferblantier, Rue Front, Dans la Maison ci-devant occupée par M. L. Lacasse.

NOUVEL ET SEUL Etablissement Canadien! BROSSES, A des prix très modérés. Guenette et Frère.

Nouvelle Importation DU Printemps. Aux Contrevents Barres. T. D. McGUIRE.

Arrivé du Prince Alfred. H. E. FORBES & CIE.

Marchandises Sèches de Goût et d'Etape, des mieux choisis, Groceries, VERRERIES, FAIENCES, LIQUEURS, ETC.

Rue Front, ST. JEAN, C. E. BONNE COUR ET REMISES. St. Jean, 7 juin 1861.

NOUVELLES MARCHANDISES DU PRINTEMPS. J. E. CLEMENT & Cie. 50 Caisses de Marchandises Sèches.

DEPARTEMENT DE MODES, Les Nouvelles Modes de Paris et de New-York. HARDS FAITES.

AUGUSTIN DEMERS, Epicier, CHAMPLAIN ET BERNIER. Annonce que l'on trouvera toujours dans son établissement...

CHARLES VILLEMAIRE, Ferblantier, Rue Front, Dans la Maison ci-devant occupée par M. L. Lacasse.

NOUVEL ET SEUL Etablissement Canadien! BROSSES, A des prix très modérés. Guenette et Frère.

Nouvelle Importation DU Printemps. Aux Contrevents Barres. T. D. McGUIRE.

Arrivé du Prince Alfred. H. E. FORBES & CIE.

Marchandises Sèches de Goût et d'Etape, des mieux choisis, Groceries, VERRERIES, FAIENCES, LIQUEURS, ETC.

BONNES NOUVELLES POUR LES FAMILLES Moyen de Laver AVEC PROMPTITUDE ET SANS DEPENSES.

MACHINE A LAVER DE R. GARAND, Avec laquelle une femme peut laver dans deux heures, ce qu'elle ne pourrait dans une journée.

HENRI MERCIER, Hotelier, COMMERÇANTS DE GRAINS Rue McCumming, à l'ancien Bureau du "Franco-Canadien."

Guilbault et Dufresne, RELIEURS, COIN DES RUES St. Vincent et St. Amable.

Hôtel St. Jean. F. Monette, Propriétaire.

THEOPHILE ARPIN, Marchand de Grains. Fleur, Lard, Volailles, Oeufs.

THEOPHILE ARPIN, Marchand de Grains. Fleur, Lard, Volailles, Oeufs. PLACE DU MARCHE AUX LEGUMES.

G. J. LABERGE, AVOCAT, Rue Bernier, St. Jean, 1 déc. J. DELAGRAVE, AVOCAT, Rue Nationale, St. Jean, 30 mai.

H. TUGAULT, AVOCAT, Rue Nationale, t. Jean, 30 mai. CHS. LOUPRET, AVOCAT, Rue Napier, Iberville, 30 mai.

Edmond Ducondu, AVOCAT, Rue Nationale, Porte voisine du Bureau d'Enregistrement, St. Jean, 30 mai 1860.

J. L. DECARY, AVOCAT, Napierville.—Bureau au Palais de Justice à St. Cyprien, Napierville, 12 juin 1860.

P. D. HEYNEMAN, AVOCAT, NAPIERVILLE, Rue l'Acadie, en face de l'Eglise Catholique, Napierville, 19 juin 1860.

T. R. JOBSON, NOTAIRE, Coin des Rues Bernier et Champlain, —30 mai. F. G. MARCHAND, NOTAIRE, Rue Bernier, St. Jean, 30 mai.

PH. BEAUDOUIN, NOTAIRE, Rue Napier—Iberville, 14 déc. 1860 N. B.—Il écrit les deux langues. J. H. Aubertin, NOTAIRE, Rue Stephenson, Iberville, 30 mai.

V. & C. Vincolette, NOTAIRES, Rue Napier.—Iberville, 30 mai 1860. Chs. Thomas Charbonneau, NOTAIRE, L'ACADIE, L'Acadie, 22 juin 1860.

Hypolite Gervais, HUISSIER, Coin des rues Surveyor et Christie.—Iberville, 30 mai 1860. Julien Benoit, HUISSIER ET COLLECTEUR, Rue St. Charles, St. Jean, 29 janv. 1861.

Dr. BISSONNET, Rue St. Charles, porte voisine de S. A Davignon, Notaire, St. Jean, 30 mai 1860. Drs. Thifault & DeLorimier, Rue Lacadie, vis-à-vis l'Eglise Catholique, NAPIERVILLE, Napierville, 21 mai 1861.

T. AMYRAUD, PROFESSEUR DE MUSIQUE, Rue Stephenson,—Iberville G août 1861.— H. CORRAN, ORFÈVRE ET HORLOGER RUE RICHELIEU, COTE EST, Tous les ouvrages sont garantis, St. Jean, 30 mai 1860.

MAISON CANADIENNE, Porte voisine du News, RUE FRONT, ST. JEAN. MONTRES, HORLOGE BIJOUTERIES et Articles de Fantaisies, patrons très variés et des derniers goûts.

Le Franco-Canadien PARAIT LES MARDI ET VENDREDI DE CHAQUE SEMAINE. Les conditions de l'abonnement sont : DEUX PIASTRES ET DEMIE par an payables à la fin de chaque année, ou DEUX PIASTRES payables d'avance.

Prix des Annonces. Six lignes, première insertion 50 cts. Chaque insertion subséquente 13 " Dix lignes, première insertion 67 " Chaque insertion subséquente 17 " Au-dessus de dix lignes, par ligne 7 " Chaque insertion subséquente, par lig 2 " Un carré, à l'année \$30.00 Un demi-carré " 16.00 I. Pourguignon, IMPRIMEUR & PROPRIETAIRE Rue Front, à l'ancien Hôtel Mott, porte voisine du Bureau de Poste.